

LES DEUX PRINTEMPS.



Excelsior !

I.

Lorsque, au seuil du printemps, avril est près d'éclorre,
Que la nature en pleurs, au penchant des coteaux,
De son premier sourire a salué l'aurore,
Et qu'au souffle des vents poussent les verts rameaux,

Aux rayons du soleil la terre se réveille :
Son sein jette des fleurs, et semble tressaillir
Comme une jeune mère auprès de la corbeille
Où repose l'enfant dont l'œil vient de s'ouvrir.

Sous l'églantier fleuri, sur l'ormeau qui bourgeonne,
Le rossignol ému commence ses chansons,
Le moineau livre au vent son aile qui frissonne,
Et le merle railleur siffle dans les buissons.

Saluant nos climats, la frileuse hirondelle
Sous le toit paternel commence à se poser;
Et dans son nid d'amour la colombe fidèle
Du ramier vagabond attend le doux baiser.

Tout sourit, tout renaît, tout soupire et tout aime:
De la saison des fleurs tout chante le retour
Du brin d'herbe à l'insecte, et la vierge elle-même
Dans son cœur de quinze ans sent éclore l'amour.

II.

O printemps des jours, printemps de la vie,
Toi qui viens plus tard briller à nos yeux,
— Quand notre jeunesse est évanouie, —
Et plus éclatant et plus radieux.

Ah ! tu viens aussi, comme la nature,
Epancher sur nous tes biens les meilleurs;
Tu revêts gaîment, splendide parure,
Tes plus chauds rayons, tes plus belles fleurs :

Candeur et beauté, liberté, jeunesse,
Dans ton ciel d'azur étendent leur vol;
Au cœur de l'enfant tu fais, douce ivresse,
Gazouiller l'amour, divin rossignol.

L'amour qui rejoint ce que l'on sépare,
L'amour qui rend bons ceux qui sont méchants,
Et l'enfant sourit, et l'enfant se pare
Des plus beaux attraits, des plus doux penchants.

Il sent à la fois fleurir en son âme,
Comme en un jardin, l'instinct généreux,
Le sentiment pur au nimbe de flamme
Et la poésie au front radieux.

Si toutes ces fleurs dont l'éclat rayonne
D'un parfum divin, suave, enchanté,
Nous donnaient un jour, quand viendra l'automne,
Des fruits savoureux muris par l'été,

Quel bonheur pour tous !... l'humanité fière,
Loin des vieilles mœurs, joug matériel,
Verrait ses enfants ouvrir sur la terre
Avec l'âge d'or les portes du ciel !...

III.

Printemps harmonieux de notre vie, enfance,
Ah ! conserve avec soin ta fragile innocence ;
Conserve-la longtemps, comme un riche trésor
Dont chacun des joyaux qui le forment est rare.
Oui, le ciel te permet de t'en montrer avare
Pour t'élever : *Excelsior !*

Excelsior !... ce cri doit être ta devise.
Garde ta loyauté, ta candeur, ta franchise,
Enfant, et que le vrai soit ton noble idéal,
Afin qu'il vienne un jour où, quand tu seras homme,
Chacun, en te voyant, te proclame et te nomme :
Esprit sincère et cœur loyal.

Tu verras bien souvent des gens sur ton passage
Qui mettent à plaisir un masque à leur visage,
Un masque à leurs discours. C'est, dit-on, de bon goût.
L'homme au cœur vil nous montre une face sereine
Pour mieux dissimuler son envie et sa haine...
Eloigne-toi plein de dégoût.

Toi, laisse déborder ton cœur, — c'est un beau rôle! —
Et rayonner ton âme au feu de ta parole.
Qu'importe que tu sois persifflé, combattu
Par d'habiles jongleurs que ta pudeur chagrine!
Ce qui n'est aujourd'hui qu'une grâce enfantine
Sera dans l'homme une vertu!

Que la soif de savoir qui t'agite et te brûle
— Sans que ce stimulant qu'on nommait la fêrûle
Vienne éveiller la crainte en tes folâtres jeux, —
Que cette soif qui fait l'artiste, le poète,
Le savant, l'ouvrier, largement satisfaite,
Te rende bon, te rende heureux.

Excelsior!... Pour toi que le travail, l'étude
Deviennent un plaisir, une douce habitude,
Quels que soient ta fortune et ton rang ici-bas.
L'étude, auprès de qui tout bien n'est que fumée,
Amante au chaste front, fidèle bien-aimée,
Qui ne nous quitte qu'au trépas.

Le travail, par qui l'homme a conquis sa couronne
En rendant la matière esclave, et qui lui donne
Le calme de l'esprit et la force du corps;
Le travail, — ce devoir, — qui grandit, qui délivre,
Que nous devons à ceux qui doivent nous survivre
Et qu'ont rempli ceux qui sont morts.

Tes vœux seraient comblés, si tu voulais apprendre
Quels sont les droits auxquels tout homme doit prétendre.
Des droits! toujours des droits, et jamais le devoir,
Quand chaque droit suppose un devoir réciproque!
Tous veulent, — et c'est là le mal de notre époque, —
Donner peu, beaucoup recevoir.

Excelsior!... Il faut réagir dès l'enfance !
Réponds au cri du ciel et de ta conscience ,
Que tes pas de l'honneur suivent le grand chemin ,
Rends de tes actions ta volonté complice ,
Inscris sur ton drapeau : *Devoir* et *sacrifice* ,
Et nous t'applaudirons demain.

Pourtant, n'imité pas ces enfants qui, moroses ,
N'aiment pas en avril les lilas et les roses ,
Le soleil, les oiseaux, le buisson qui fleurit :
Qui, lassés des plaisirs et des jeux de leur âge ,
Sont graves, et jamais n'ont sur leur frais visage
Un rayon qui s'épanouit.

Ne voyant devant eux le monde qu'à distance ,
Petits oiseaux déjà fiers de leur importance ,
Ils prennent leur essor de duvet tous couverts.
Quand de la vie, hélas! leur part est la meilleure ,
Il veulent devenir des hommes avant l'heure
En n'imitant que leurs travers.

Puis la jeunesse vient; leur cœur est déjà vide :
Le printemps sur leurs fronts imprimant une ride ,
Avec ses doux parfums du ciel bleu s'est enfui :
L'essaim jeune et riant des rêves qui consolent ,
Et les illusions de leur esprit s'envolent ,
En laissant après eux la tristesse et l'ennui.

La situation dans ce mot se résume :
L'ennui!... Combien de fous, le cœur plein d'amertume ,
Le prononcent tout haut d'un air désenchanté ,
En usant sans plaisir leur fortune et leur vie!
Mais l'orgueil les arrache à cette douce envie
De goûter du travail la sainte volupté.

Le chœur harmonieux des muses immortelles,
Et les lettres, jamais n'ont sur leurs blanches ailes
Elevé leur esprit vers le beau, vers le bien :
Des hautes régions à la voix qui leur crie :
Dieu, foi, science, amour, humanité, patrie,
Ils sont indifférents, ne croyant plus à rien.

IV.

Excelsior!... Toi suis les verts sentiers, les voies
Où, comme autant de fleurs, naissent toutes les joies ;
Que la gaieté s'exhale en tes chants, en tes jeux.
L'arbre à fruits au printemps de ses fleurs se couronne ;
Avant de devenir un fleuve, la Garonne
N'est qu'un ruisseau limpide au flot capricieux.

L'étude vient après. Chaque chose a son heure.
Elle verse une joie immense, intérieure
Dans le cœur de l'enfant qui l'aime et suit sa loi,
L'accompagne partout, l'éclaire de sa flamme,
Et lorsque le génie éclate dans son âme,
Elle lui dit : « Salut ! un jour tu seras roi ! »

Les âmes par le bien et par le beau guidées,
Qui, remuant le monde au bruit de leurs idées,
Nous ont transmis leur gloire : Homère, Raphaël,
Galilée et Newton, Waat, Lavoisier, Voltaire,
Tous ceux qui, par l'esprit, règnent sur cette terre,
Lui doivent leur grandeur et leur nom immortel.

De ces rares élus quel éloquent exemple
N'offres-tu pas, Lincoln, à l'œil qui te contemple,
Humble fendeur de bois, né dans la pauvreté !
Par l'étude, au pouvoir, ta pensée est mûrie,
Et tu meurs sur la brèche en sauvant ta patrie,
Martyr de ton devoir et de la liberté !

Les peuples qui, de loin, admireraient ton génie,
Te pleurent. Dors en paix, ta grande œuvre est finie,
Et ta mort réunit ceux qui t'ont combattu.
Elle apprendra du moins au vieux monde où nous sommes
Qu'un grand peuple pour chefs ne choisit que des hommes
Dignes par leur mérite, et grands par la vertu.

V.

Excelsior!... Avant de commencer ta route,
Enfant, si ces leçons ont su te plaire, écoute :
Quelques mots t'apprendront le secret du bonheur.
Ce secret-là n'est certe un secret pour personne.
Contente-toi du peu que le destin te donne,
Et que l'amour sans cesse illumine ton cœur.

Pourquoi de vains désirs tourmenter sa pensée?...
Il ne s'arrête plus dans sa course insensée,
L'homme dont le regard tend trop haut et trop loin ;
Quand il meurt, rien encor n'a pu le satisfaire.
Toi, regarde à tes pieds ou dans ton humble sphère,
Et libre tu vivras, sans souci, sans besoin.

Enfin, dans ta maison, sous ce toit qui recèle
Un doux nid où l'amour t'a couvé sous son aile,
Charme ineffable et pur dont nul ne se défend,
Apprends comment on aime... et mesure à ta flamme,
Mesure ce qu'un cœur et de mère et de femme
Peut épancher d'amour au cœur de son enfant.

A cette grande école instruit par la nature,
Garde aux instincts du cœur ta foi naïve et pure.
Aimer, c'est vivre! aimons!... rien n'est bon que d'aimer.
Nous meurtrirons nos pieds à la ronce, aux épines :
Mais qu'importe?... l'amour a ses douleurs divines.
Il faut ouvrir son cœur et non pas le fermer.

Quand, lassés de combats et de lointaines courses,
Les peuples, attirés par la fraîcheur des sources,
A l'ombre de la paix viendront s'asseoir un jour,
Etablissant de Dieu le règne sur la terre,
De même qu'autrefois nous leurs portions la guerre,
Nous leur apporterons l'*union* par l'*amour* !

A l'œuvre donc, enfants !... de notre chère France
Et du vieux continent vous êtes l'espérance.
Votre jeune avenir cache une mine d'or
Dont les riches filons attendent la lumière.
Ayez la volonté... vous avez la matière !

Excelsior ! Excelsior !

1865

